

De la mémoire en miniature

L'Image manquante de Rithy Panh, Cambodge–France, 2013, 90 min

Nicolas Gendron

Volume 32, numéro 1, hiver 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70739ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gendron, N. (2014). Compte rendu de [De la mémoire en miniature / *L'Image manquante* de Rithy Panh, Cambodge–France, 2013, 90 min]. *Ciné-Bulles*, 32(1), 14–15.

De la mémoire en miniature

NICOLAS GENDRON

Dire le génocide est en soi un acte de courage et de résistance. Mais y consacrer sa vie et son métier relève de la profession de foi. C'est là, depuis 25 ans, l'essence du travail du Franco-Cambodgien Rithy Panh, qui semble être devenu cinéaste par nécessité, pour assouvir l'urgence d'une parole et transposer l'âme de son peuple sur pellicule. De **Site 2 – Aux abords des frontières** à l'acclamé **S21, la machine de mort khmère rouge**, Panh a fait du documentaire son arme de prédilection, plus propice à la dénonciation, sans pour autant taire sa réelle soif de mémoire dans ses fictions (**Les Gens de la rizière, Un soir après la guerre**). Outre sa parenthèse durassienne (**Un barrage contre le Pacifique**) en Indochine française, c'est en orbite d'un Cambodge meurtri qu'il bâtit son œuvre, lucide et opiniâtre.

Le régime de Pol Pot et de ses Khmers rouges, au pouvoir de 1975 à 1979 sous l'égide du Parti du Kampuchéa démocratique, aurait décimé à l'époque 20% de la population cambodgienne, victime de crimes innommables qu'il faut justement nommer pour que le sang n'ait pas coulé en vain. C'est cette période noire qui se dessine dans **L'Image manquante**, sous le prisme autobiographique de l'enfance volée refaisant surface au mitan de la vie, à l'aube de la cinquantaine. Pour la première fois, Panh parle au « je ». Pour raconter la déportation de Phnom Penh, pour ce « peuple de sable, de poussière et de pieds nus ». Pour évoquer l'interdiction même des souvenirs et la désincarnation des individus en numéros. « On peut voler une image, pas une pensée », aime-t-il se rappeler par bravade au régime de

peur. Entre les bobines de pellicule entremêlées, voire calcinées, et le ressac obsédant du passé, avec ces images récurrentes de vagues déferlantes, surgit une catharsis des plus inusitées.

La forme prend ainsi une allure aussi artisanale que décalée. Confronté à la disparition, dans son pays d'origine, des lieux et des hommes dont il voulait raconter l'histoire, Panh laisse tout tomber après un an de tournage pour choisir la voie de la sculpture : ce sont des petits personnages de glaise, campés dans des maquettes miniaturisées, qui lui serviront de héros ! Rien de moins. Et rien d'autre, sinon quelques images d'archives et des mains — les siennes ? — filmées en gros plan, en plein ouvrage, à façonner la terre, à manier le pinceau, à donner vie à ces figurines au style classique, un peu naïves dans leur forme, si semblables les unes aux autres que l'on pourrait d'ailleurs leur attribuer des numéros.

Tout de même, ce n'est pas la personnalité de ces objets qui intéresse ici, mais la minutieuse reconstitution dont ils font partie. Que l'on dépeigne un village typique ou la campagne cambodgienne, un rêve de mission Apollo ou un plateau de cinéma (la plus convaincante des maquettes), rien n'est laissé au hasard, tout en ne cherchant pas à atteindre le naturalisme d'un film en prise de vue réelle, mais plutôt la liberté créatrice de la contrainte. On se croirait par moments devant le magnifique spectacle *Kiss & Cry*





du cinéaste Jaco Van Dormael, qui déployait autant de débrouillardise et d'inventivité à créer un film en direct sur scène, avec des maquettes et des doigts agiles pour simple matériau.

Pour soigner ses images, Panh fait appel à sa fidèle complice Prum Mesa et n'en ménage pas moins la qualité des éclairages, parfaitement adaptés à la taille des décors, produisant ainsi de véritables ambiances, de concert avec une conception sonore digne de ce nom. On en oublie parfois les limites de l'exercice (un bonhomme en glaise superposé aux archives donne un effet moins heureux), la caméra créant le mouvement ou constatant l'inertie et l'impuissance du peuple. Car il faut bien le dire, limites il y a : si la quête du cinéaste se révèle certes remuante, elle se fait avare de silences (même si « Parfois, un silence est un cri », comme le dit l'épilogue) et peu d'espace est alloué au spectateur, qui doit alors se reposer entièrement sur cette narration filée, au demeurant très belle mais trop calculée, trop propre. L'acteur Randal Douc (**Un barrage contre le Pacifique**) s'acquitte bien de la tâche, mais n'aurait-il pas

mieux valu que Rithy Panh lui-même prenne la parole? Une question de perspective, sans doute.

Récipiendaire du Prix Un certain regard au dernier Festival de Cannes, **L'Image manquante** est néanmoins une œuvre d'exception, que Panh présente lui-même comme un film politique, qui trouve la grâce en mariant l'intime et l'universel, en opposant la révolution du cinéma à cette « révolution tant promise [d'une] société nouvelle, collectiviste, non corrompue », qui n'est jamais venue. Dans une scène sensible, on apprend que, sous Pol Pot, il était interdit aux Cambodgiens de posséder une casserole. C'est là une technique de guerre répandue, quand on y pense : « Avec la faim, on tient un homme, on les tient tous. » Dans le commentaire écrit par le romancier Christophe Bataille, d'après le récit *L'Élimination* qu'il a cosigné avec Panh en 2012, on établit non sans ironie un parallèle entre un Khmer rouge et Marx et Rousseau, de même que l'on saisit avec acuité comment le bouddhisme a pu mener certains opprimés à subir le totalitarisme sans mot dire.

Au final, c'est l'enfant qui surplombe la proposition entière de ses espoirs timides et de ses questions insondables. D'une part, celui qui plane dans les nuages, mort d'être né dans le mauvais pays. Mais aussi et surtout celui qui n'est pas retourné chez lui depuis le 17 avril 1975 et peut pourtant se remémorer chaque détail. Celui qui découvre que sa maison d'enfance est devenue un karaoké, puis un bordel. Et qui ose miniaturiser l'horreur et les paysages qui l'ont vu défiler, pour exprimer l'ampleur de l'inhumanité qui nous guette. Cet enfant s'appelle Rithy. Il revit aujourd'hui. ▀



Cambodge-France / 2013 / 90 min

RÉAL. Rithy Panh **SCÉN.** Rithy Panh et Christophe Bataille, d'après leur récit *L'Élimination* **IMAGE** Prum Mesa et Rithy Panh **MUS.** Marc Marder **MONT.** Rithy Panh et Marie-Christine Rougerie **PROD.** Catherine Dussart **DIST.** FunFilm